

un peu troublé, me retenant pour ne pas pardonner trop tôt. Puis Alice alla le coucher.

Je n'eus pas le courage de finir mon dîner sans lui et je passai au salon ; là, au milieu de la fumée d'un cigare, je me mis à penser aux enfants.

Est-ce que nous ne les punissons pas trop cruellement parfois ? Ils n'ont pas encore l'âge de raison et nous les voudrions impeccables, plus sensés que nous. Hélas ! est-ce que nous sommes toujours sages, nous autres ? Et cette réflexion me rappelait une question que mon fils me posa un jour :

— Les papas, qui est-ce qui les gronde ?

Et je me sentais le cœur gros d'avoir laissé partir l'enfant sans dessert ; aussi, dès que ma femme fut à sa broderie, je quittai sournoisement le salon, j'ouvris sans bruit le buffet de la salle à manger, et je fis une grosse tartine de confiture, que je dissimulai sous mon veston.

Quand j'arrivai dans la chambre, à mon grand désespoir, Paul dormait déjà ; je me penchai entre ses petits rideaux d'étamine pour l'embrasser doucement.

Chose étrange : ces joues collaient à mes lèvres !... Elles étaient poissées de confiture !...

La mère avait eu la même idée que moi.

Oh ! les femmes !...

*
* *

Au milieu de la nuit, Paul eut un cauchemar ; il se mit sur son séant et nous parla d'une voix effrayée. Nous nous levâmes précipitamment et nous courûmes à son lit. Il nous fixa d'un œil hagard, puis se jeta sur le côté et se rendormit. Mais, jusqu'au jour, son sommeil fut agité.

— C'est l'émotion d'hier, me dit Alice.

Le matin, il s'éveilla plus tôt que de coutume, triste et pâle ; sa tête brûlait, son poulx battait violemment. Très inquiet, je fis venir le médecin. Celui-ci l'examina, prescrivit une ordonnance, et, pressé par nos questions, finit par avouer qu'il ne pourrait se prononcer qu'à sa deuxième visite.

— Néanmoins, ajouta-t-il, j'espère que ce ne sera rien. Tâchez qu'il se lève tantôt, et si vous le voyez jouer, redevenir gai et turbulent comme à l'ordinaire, ne me dérangez pas, il sera guéri. Un enfant qui fait du tapage se porte toujours bien.

Dès que le docteur fut dehors, je dis "au revoir" à Paul, qui me sembla très abattu ; je recommandai à la mère de me faire prévenir immédiatement s'il survenait quelque chose grave, et je partis très anxieux.

Je me souviendrai toujours de cette journée. Il me fut impossible de travailler une minute. Chaque fois que le garçon de bureau m'annonçait quelqu'un, je me figurais qu'on m'envoyait chercher à cause de l'enfant, et une vive secousse me traversait la poitrine. A toutes les

personnes qui entraient dans mon cabinet pour causer des affaires de l'administration, je disais mon chagrin, attendant d'elles la phrase complaisante ou le mot banal qui essaye de rassurer ; je leur racontais l'aventure du vase, ma colère, la punition trop sévère sans doute, le courage du gamin. Je me traitais de stupide, je m'en voulais d'avoir été méchant, je m'accusais avec un remords profond d'être l'auteur de son mal.

Et de noirs pressentiments m'envahissaient. Je voyais Paul malade, avec une pneumonie, une méningite, que sais-je ! Je songeais aux longues nuits passées près de lui, aux transes mortelles, aux larmes qui coulent silencieusement près du chevet, et j'entendais, à travers le bruit des cuillers remuant des potions très mauvaises, les plaintes langoureuses du pauvre petit...

* * *

Bientôt je n'y tiens plus ; je me sauve avant l'heure !

En passant devant le bazar, où très souvent je m'arrête pour acheter des jouets à Paul, je bourre mes poches de bibelots, puis je repars comme un fou.

Sous le vestibule de ma maison, je heurte, sans m'excuser, des gens qui sortent ; j'escalade les marches, trois par trois, j'arrive devant ma porte, haletant, la sueur au front, et là — c'est plus fort que moi — j'écoute.

J'écoute si j'entends Paul jouer, bavarder, crier, faire le diable enfin... Mais non, rien... Un silence complet règne chez moi, un silence qui me torture.

J'ouvre : ma femme arrive.

— Eh bien !... le petit ?... toujours malade ?

Alice me regarde d'un air singulier que je ne comprends pas d'abord ; puis elle me répond :

— Ton fils !... Un monstre !... Il a cassé le second vase !!!

— Il a cassé le second vase ! m'écriai-je... Où est-il ?

Je l'ai trouvé dans le salon, caché derrière un fauteuil ; je l'ai pris dans mes bras, je l'ai embrassé avec frénésie, et, à travers mes larmes que je ne pouvais retenir, je lui ai crié dans la figure :

— Tu as cassé le second, mon chéri !... Tu as cassé le second, mon ange !... Mon Dieu, quel beau petit garçon !... Tiens, voilà des joujoux ! fouille dans mes poches, c'est pour toi !... Oui, tout ça pour toi, pour toi, pour toi !

Et comme ma femme demeurerait stupéfaite, je lui ai dit, soulagé, heureux :

— Je finirai par croire que la tranquillité des parents, vois-tu, c'est d'avoir des enfants qui font beaucoup de bruit et qui cassent les potiches sur les cheminées !

(La Maison)

Henri MALIN.